

MERINO

Troisième partie

Bulletin de la Société Historique et Archéologique
de l'Orne
1919

Cole Castilla

par A. de CASTILLA

75 rue
de SARTHE
ALENÇON

GÉRONIMO MERINO

Suite et Fin.

PÉRIODE DE 1824 A 1839

Sous son toit rustique, Mérino était heureux ; habitué à la campagne, il y revint avec joie, y vivant dans une indépendance parfaite. Plus de courtisans à mépriser, plus d'intrigues ni de calomnies à déjouer, c'était la paix et la tranquillité, telles qu'il les aimait. Entouré d'hommes simples, aux visages sincères, libre dans ses habitudes, il jouissait enfin du repos.

Vieux guerrier, il abandonnait volontiers les armes pour la charrue ; ses yeux qui avaient trop vu de champs dévastés, de sillons stériles, se reposaient maintenant sur des campagnes couvertes de belles moissons. Au milieu de ses travailleurs, il se plaisait à surveiller et à diriger leurs travaux, à bien faire entretenir ses vignes ; aussi ses récoltes étaient-elles vantées.

L'*abuelo* recevait des hommages sans les rechercher ; tous le respectaient généralement. Sa plus grande satisfaction était l'ornementation de l'église de son village ; avec un peu d'argent, reste des butins acquis à la guerre, qui lui avaient été abandonnés, il lui fit don d'un ostensor et d'un ciboire d'or. Ses journées se passaient toutes avec la même régularité, montant ses chevaux, menant ses lévriers en chasse, visitant ses cultures. Le soir venu, enveloppé dans son manteau, il se jetait sur un lit, pour y dormir trois ou quatre heures, jamais plus.

Peu éloigné de la résidence royale de Saint-Ildefonse, dans laquelle le Roi et la cour venaient passer quelque temps, il ne manquait jamais d'aller présenter au monarque ses hommages et l'assurer de sa fidélité ; Ferdinand le recevait toujours bien.

Demandant rarement, jamais pour lui, le Roi lui octroyait gracieusement ses requêtes. Les antichambres peuplées de courtisans le voyaient d'un mauvais œil ; sa rudesse de soldat choquait les habitudes doucereuses des gens de la cour. Les tacticiens de l'armée dédaignaient ce faiseur de coups de main qui n'étaient qu'héroïques, il leur portait ombrage.

Jaloué, on essaya plus d'une fois de l'éloigner de la cour ; y venait-il, rien ne pouvait mettre obstacle à sa volonté bien arrêtée d'entrer dans les appartements du Roi. En 1814, à Madrid, Wellington lui proposa de l'introduire près de Ferdinand VII. Mérino, avec sa franchise habituelle, lui répondit brusquement que cela n'était pas nécessaire. S'il avait répondu de la sorte à ce général, encore moins était-il homme à faire des courbettes devant un officier du palais. A l'un des séjours du monarque à Saint-Ildefonso, voulant voir le Roi, il se présente à la résidence royale, avec un permis d'entrer absolu et illimité, signé de Longa, capitaine-général de la Vieille-Castille, que Don José O'Donnel avait remplacé depuis peu. Celui-ci le rencontrant dans les appartements du palais, lui demande en vertu de quelle autorisation il se trouve là. Mérino montre son laissez-passer. O'Donnel l'examine et dit en le lui remettant que la signature de Longa n'a plus de valeur, qu'il n'entrera pas d'ailleurs sans son autorisation, tout au moins sans qu'il en ait informé le Roi. « Je saurai bien l'informer moi-même », répondit Mérino. En effet, il entre, et se présente devant le Roi, qui le reçoit avec sa bienveillance habituelle. En sortant de l'appartement royal, il voit O'Donnel causant avec des dignitaires de la couronne : « Eh bien ! que vous a dit sa Majesté ? — Mérino le regarde d'un œil étincelant, et l'apostrophant avec colère : « Si nous nous trouvions ailleurs qu'ici, je ne tarderais pas à vous répondre. ». Disant cela, il passe dédaigneux, laissant les courtisans dans la stupéfaction.

Sauf ces accès d'humeur, qu'il rapportait souvent de ses audiences à la cour, pendant lesquelles il se rendait bien compte des menées libérales des courtisans qui entouraient

le souverain, et pour lesquelles on redoutait qu'il éclairât le Roi, sa vie s'écoulait sereinement. Il ne faisait partie d'aucun des conseils du Roi. Si l'on agitait des questions militaires devant lui, et qu'on lui demandât son avis. « Je suis prêtre, répondait-il ». S'il s'agissait de questions ecclésiastiques : « Je suis brigadier, » disait-il, préférant ainsi rester à l'écart. Dans sa chaumière, il se sentait vraiment heureux.

De nouveaux déchirements politiques brisèrent bientôt cette facile existence. La pacification de 1823 n'eut qu'une courte durée, les coterics succédèrent aux coterics, les conspirations aux conspirations. Comme l'ébourgeonneur ébourgeonne les bourgeons trop vigoureux d'un arbre pour modérer son développement, ainsi l'exécuteur des hautes œuvres, prenait tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre des partis les membres les plus ardents, et les plus actifs. Mais la sève comprimée ici, rejaillissait là. Bessières¹ succomba en 1825 dans la Castille ; en 1827, les agraviados (ulcérés), dans la Catalogne, proclamaient Don Carlos qui, fidèle au roi, les réprouvait. A Madrid, Ferdinand s'entourait d'anciens libéraux, de partisans de Joseph Bonaparte, de franc-maçons. Menacée par les exaltados, repoussée par les royalistes, combattue par les apostoliques, cette dernière camarilla dressa ses listes de suspects.

Mérino y fut inscrit, bien qu'il habitât inoffensivement à Rabe de las Escuderos, ne prenant part à aucune de ces coterics. C'est à cette circonstance qu'il dût d'être appelé à Madrid lors de la prise d'armes de la Catalogne en 1827 ; il y fut retenu comme conspirateur, mais aucune charge n'ayant pu être relevée contre lui, on lui permit de retourner à Rabe. Il part aussitôt, chemin faisant il rencontre sur la route, aux environs de Soria, un groupe d'anciens volontaires

1. Don Georges Bessières, général espagnol, né en France en 1780. Déserta en Espagne, où il prit du service. Chef de bataillon en 1813, il fut accusé en 1815 de conspirer, et condamné à mort. Sauvé par l'intervention du peuple de Barcelone, il se réfugia en France, rentra en Espagne peu de temps après, fut nommé colonel puis général de brigade, par Ferdinand VII. Mécontent de ce roi, il voulut en 1815, le remplacer par l'infant don Carlos, fut poursuivi par les troupes royales, arrêté et fusillé le 26 août.

royalistes renégats ; ce sont ses pires ennemis qui le soupçonnent de complicité avec les insurgés : ils veulent l'arrêter. Mérino les devinant, arme et met en joue avec sa carabine le premier qui s'avance vers lui ; celui-ci alors lui demande grâce ; pendant ce temps, les autres, pris de peur, s'enfuient laissant le chemin libre.

Avec l'année 1830, s'ouvrit pour la cour une année de plaisir et de fêtes, année ayant déjà bien coûté de sang à l'Espagne. C'est aussi celle du mariage de Ferdinand qui, veuf pour la troisième fois, et désireux de laisser des héritiers à la couronne, épouse Marie-Christine des Deux-Siciles. La reine devint grosse. Dans les ardeurs de sa passion pour cette femme, qui donnait à sa vieillesse les joies et l'orgueil de la paternité, Ferdinand rendit sa pragmatique sanction du 29 mars, bouleversant d'un trait de plume, le droit salique proclamé comme droit national par Philippe V et les Cortès de 1713 et appelant malgré ce droit, les filles à la couronne, dans l'ordre de leur naissance à l'exclusion des mâles.

La révolution qui chassait du trône de France la branche aînée des Bourbons avec Charles X, acheva d'exalter les libéraux, que la pragmatique avait déjà comblés de joie. Isabelle naquit le 30 octobre ; hélas ! que d'orages contenait ce berceau. Les révolutionnaires se hâtèrent, Mina et Valdès à leur tête, vinrent se briser aux pieds des Pyrénées, contre Santos Ladron. Torrijoz et cinquante-deux des siens baignèrent de leur sang à leur tour en 1831 le sol de Grenade¹. Ces précoces tentatives éclairèrent Ferdinand

1. Grenade, ville de 73.000 h., Archevêché, chef-lieu de province sur le Darro et le Jenil, ville gaie et riante. Elle fut fondée par les Maures au ^xe siècle près des ruines de l'antique Illiber. Fit d'abord partie du royaume de Cordoue, devint ensuite capitale du royaume de Grenade. Ferdinand V conquiert cette ville en 1492, après un siège de six mois. Sous la domination des Maures, elle avait acquis une grande prospérité et célébrité par son industrie, sa puissance, ses richesses et la magnificence de ses édifices. Ses maisons sont échelonnées et groupées sur les pentes de trois collines qui se développent en amphithéâtre et qu'on a comparées aux quartiers ouverts d'une grenade. Les tours Vermelles (Torres Bermejas) ainsi nommées à cause de leur couleur et que l'on prétend d'origine romaine ou même phénicienne, occupent la première et la moins élevée de ces éminences ; l'Alhambra qui est toute une ville, couvre la deuxième et la plus haute ; l'Albaycin est situé sur la troisième, séparée des autres par un ravin profond

malade ; le 17 septembre 1832, il révoqua sa fatale pragmatique. Mais cette décision mécontenta l'intrigante Christine dont les plans étaient ainsi dérangés. Elle ne

encombré de végétation. Au fond de ce ravin coule le torrent du Darro. Parmi ses monuments, nous citerons la cathédrale qui présente une belle façade à trois portes, ornées de statues et de bas-reliefs. L'intérieur est distribué en cinq nefs, soutenues par vingt énormes piliers formés de colonnes groupées. Les nefs latérales comptent une quinzaine de chapelles très riches, très ornées, avec des retables et des peintures pour la plupart de grande valeur ; les plus remarquables sont, la capilla de Santiago, Nuestra Señora de la Antigua. La capilla mayor est l'une des œuvres les plus somptueuses de ce genre en Espagne. Elle est soutenue par vingt colonnes corinthiennes divisées en deux ordres. Les piédestaux des douze premières sont ornés de festons de fleurs et de fruits et portent les statues des douze Apôtres de grandeur colossale. Le second ordre supporte un riche entablement couvert de guirlandes et de têtes de chérubins. La Capilla real fut construite pour recevoir les dépouilles mortelles de Ferdinand et d'Isabelle ; elle est de style gothique. L'intérieur est riche, sa voûte est soutenue par des groupes de colonnes accolées à la muraille, au fond se trouvent le maître-autel et deux mausolées : l'un, en marbre de Carrare, couvre les restes de Ferdinand et d'Isabelle. Les deux statues royales exécutées avec un grand art, sont couchées sur le sarcophage. Le second mausolée en marbre de Macael a reçu les corps de Jeanne la folle et de Philippe I^{er} dit le beau ; les deux statues sont également couchées sur le couvercle. La tour de la cathédrale a 56 mètres de hauteur ; elle est inachevée.

La Casa de Ayuntamiento (l'hôtel de ville), servait, au temps des Maures, d'académie ou d'université ; elle a perdu son caractère arabe, avec des restaurations maladroités. L'Alhambra, le merveilleux palais arabe, occupait un rectangle de 400 pieds de long et 250 de large ; il comprenait cinq cours intérieures. C'est par le côté du couchant que commença la construction de l'Alhambra. Ce fut Alhamar le grand qui jeta les fondements de la tour la plus ancienne, la Vela, et de la citadelle de l'Alcazaba. On n'y voit plus aujourd'hui que trois tours ruinées, une de ces tours sert de prison. On croit que l'Alcazaba occupe l'emplacement de l'ancien capitole romain. Vers la partie sud se trouve une porte qui donne entrée dans une place d'armes entourée de ruines ; en face de cette porte on signale une citerne célèbre par la fraîcheur de ses eaux. La tour de la Vela a 22 mètres de haut et 15 mètres en carré. Sur la plateforme s'élève au côté N., une tourelle renfermant la cloche, elle annonce les heures de nuit. On la met en branle pendant vingt-quatre heures, sans aucun arrêt, le jour anniversaire de la prise de Grenade, 2 janvier.

L'enceinte générale de l'Alhambra mesure en longueur 726 mètres, en largeur 197. La muraille a, en moyenne, 9 mètres de hauteur sur une épaisseur de 1 m. 70. C'est par la Puerta de Hierro (porte de fer) que l'on sort de l'Alhambra pour aller au Généralife qui est la maison de plaisance de l'Alhambra. L'extérieur, comme celui de toutes les constructions orientales, en est fort simple : de grandes murailles sans fenêtres et surmontées d'une terrasse avec une galerie en arcades. Ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une muraille vaguement vermiculée, était autrefois comme une dentelle découpée à jour. Le véritable charme du Généralife, ce sont ses jardins et ses eaux.

Du Belvédère du Généralife, on croirait pouvoir toucher la Sierra Nevada, tant l'air est pur et limpide. Sur les flancs de la montagne, on admire les derniers vestiges d'une forteresse arabe, et plus loin, sur les sommets les plus voisins du Généralife, les restes d'une foule d'autres souvenirs de la puissance des Maures.

perdit pas cependant courage ; mettant en œuvre son empire sur le faible roi son époux et ses intrigues, elle réussit à reprendre son influence. Le 6 octobre, un nouveau décret royal lui mettait en main les affaires du royaume pendant la convalescence de Ferdinand.

Les constitutionnels de 1823, qui voulaient le triomphe de leurs idées révolutionnaires en Espagne, connaissant l'ambition de la reine, qui, si elle n'était pas régente avec le maintien de la pragmatique du 29 mars passait au second rang, la gagnèrent facilement à leurs idées, elle et ses partisans. Le Roi, toujours travaillé, révoqua le 31 décembre sa révocation du 17 septembre et remit sa pragmatique en vigueur. Cette pragmatique sanction était illégale, Ferdinand n'avait pas le droit de la proclamer sans le concours des Cortès, élus spécialement à cet effet, comme le fit Philippe V.

Armés de ce nouveau décret et les libéraux craignant les royalistes firent exiler Don Carlos en Espagne, le 6 mars 1833. Il adressa alors à son frère, du palais de Rimalhao, le 29 avril, la déclaration suivante :

« Moi, Carlos Maria Isidro de Bourbon et Bourbon,
« Infant d'Espagne, bien convaincu des droits légitimes
« que je possède à la couronne d'Espagne, si je survis à
« Votre Majesté, et qu'elle ne laisse pas d'héritier mâle,
« je dis que ma conscience et mon honneur ne me per-
« mettent pas de jurer et de reconnaître d'autres droits
« que ceux-là.

« Au Seigneur notre Roi, son affectionné frère et fidèle
« vassal.

« Signé : l'Infant Don Carlos de Borbon y Borbon. »

Les Universités consultées, déclarèrent la légitimité des droits de Don Carlos. Les puissances étrangères protestèrent contre l'acte de Ferdinand VII, moins cependant l'Angleterre, par intérêt commercial, et la France pour légitimer à ses yeux l'acte révolutionnaire qu'elle avait commis.

Ferdinand mourut le 29 septembre 1833. Aussitôt, Christine prit possession de la régence ; c'était dès lors favoriser

la révolution et amener la guerre civile qui ne tarda pas à recommencer.

Dès 1830, quelques agitations s'étaient manifestées en Castille en faveur de Don Carlos, les habitants de ces contrées prévoyant, par les agissements des membres du gouvernement, que les idées révolutionnaires dominaient. A la fin de septembre de cette même année, le gouvernement sentant que ses actes n'avaient pas l'approbation générale, avait appelé à Madrid pour sonder leurs dispositions, plusieurs chefs d'anciennes bandes. Mérino et Santos-Ladron étaient du nombre. Ils protestèrent de leur fidélité au Roi régnant. Méfiants, les ministres, qui redoutaient l'influence de Mérino, le mandèrent à nouveau ; des débats très vifs s'élevèrent entre lui et ceux-ci, à la suite desquels il fut gardé à vue pendant plusieurs jours. Enfin, on lui demanda sa parole de ne pas prendre parti contre la régence intérimaire de Christine, il la donna.

En effet, Ferdinand vivant avait usé d'un droit en confiant à la reine, provisoirement pendant le cours de sa maladie, l'administration du royaume ; Mérino, en sujet fidèle, reconnut ce droit et s'y soumit. Mais quand, après la mort de Ferdinand, les antiques lois de l'Espagne appelèrent Sa Majesté Charles V à lui succéder, Mérino reprit sa parole. C'était son devoir : pour lui, la régence de Christine n'était pas seulement une violation du pacte monarchique, elle était la consécration de tout ce qu'il avait combattu et maudit, c'est-à-dire le retour à l'anarchie, le règne des libertés persécutrices, de l'irrégion, du désordre.

Mérino avait alors 65 ans, c'était un âge avancé, mais il avait un cœur résolu et le bras encore fort. Parcourant les sierras de Burgos, il appela pour la troisième fois, ses Castillans sous les armes, sous la bannière de la foi, de la royauté, forma ses premières bandes du côté de Lerma et d'Aranda, proclama Roi, le seigneur Don Carlos Quinto, annonça en même temps son entrée en campagne et exhorta ses soldats à la modération pendant la guerre. « Il faut, disait-il, quand notre Roi viendra parmi nous qu'il trouve

les campagnes couvertes de riches moissons et des cœurs disposés à la concorde. »

En un mois, chose invraisemblable et à peine croyable, aidé du brigadier Alonso Cuevillas, il réunit plus de quinze mille hommes ¹. A l'exemple de la Vieille-Castille et au même moment, les villes de Vittoria de Bilbao se déclarèrent pour le Roi légitime ; de son côté, le général Santos Ladron le faisait reconnaître à Logronô puis dans le district d'Estella, en Navarre. Dès le 11 octobre, Lorenzo au service de Christine, l'attaqua à los Arcos, Trop brave, pour reculer, n'écouter que lui-même, il marche à l'ennemi ; seul, en avant des siens, il est le point de mire ; son cheval tombe sous lui, percé de trois balles. Grâce à cette chute, il est fait prisonnier. Les Christinos, après un semblant de jugement, fusillèrent ce brave général sans avoir égard à son courage, triste façon d'inaugurer une régence ².

1. *Vie de Zumalacarre*, par Zaratégui, p. 25.

2. Quels reproches, n'a-t-on pas faits aux Carlistes, à Mérimo, pour des exécutions de prisonniers et autres pendant la guerre de 1833 à 1839 ? Le fait de la mort de Santos-Ladron fusillé, prouve bien que ce sont les Christinos qui commencèrent cette effusion de sang. Le décret pris par Quesada, et suivi par les autres généraux de la régente, força les Carlistes à prendre les mesures nécessaires en de pareilles circonstances, mesures presque toujours inhérentes aux guerres civiles. Voici l'ordre général que dicta Zabala en réponse à Quesada :

ORDRE GÉNÉRAL

- L'impiété et la barbarie de nos ennemis, semblables à celles des temps antérieurs au christianisme, ont ordonné au nom de la reine, veuve Donâ
- Christina en date du 21 janvier, la guerre sans quartier contre les officiers royalistes qui auront le malheur d'être faits prisonniers, également ceux des garnisons d'Afrique et d'Amérique, depuis le grade de sergent.
- Nos ennemis ne doivent pas se plaindre de ce que nous les traitons d'après la loi qu'ils ont dictée eux-mêmes. Sans doute j'ai frémi à une telle barbarie si contraire aux droits de la guerre, et à la noble générosité qui doit accueillir ceux qui se rendent ; je n'ai pas voulu me hâter de proclamer dans mon armée l'usage de justes représailles. Cependant, nous avons appris que, pour l'accomplissement de leur ordre féroce, les ennemis ont fusillé le digne et valeureux colonel Don Antonio Quevedo, le 11 du courant, non dans un engagement, mais 24 heures après qu'il avait été fait prisonnier.
- Je ne puis donc différer de mettre ce même droit en vigueur pour mes troupes. J'ordonne, en conséquence, à tous généraux, chefs, officiers de mon armée, que dès aujourd'hui on agisse envers l'ennemi de la même manière qu'il agit envers nous, exécutant toutes les dispositions de son

Les insurgés du Nord, tout d'abord, pris de découragement en apprenant la mort de Santos-Ladron, cédèrent à ce premier mouvement et se dispersèrent de côté et d'autre.

Mérimo lui, occupait la contrée entre Somo-Sierra et Burgos, entre l'Ebre et le Duero. Suivant la tactique qui lui avait si bien réussi dans les premières guerres, il interceptait les communications, laissant passer seulement les courriers d'ambassade ; enserrant ainsi Burgos, l'affamant, en éloignant les vivres de la ville.

Un instant, le bruit se répandit en Espagne, en Europe, qu'il avait attaqué cette ville, y était entré, puis y avait établi l'autorité au nom du Roi. De quelle importance n'eût pas été, au début de la guerre, un pareil succès. Malheureusement, il y eut de l'hésitation parmi ceux qui le secondaient, l'occasion perdue ne se représenta pas ; cela semblait trop présomptueux de se risquer contre une place telle que Burgos, avec une armée si novice, à peine formée ! Ce projet, téméraire en apparence, mais qui eût été décisif, fut abandonné !

Saarsfield ¹ avait été envoyé contre lui avec Quesada.

- décret du 21 janvier, sans donner aux officiers qui seront faits prisonniers
- un plus long délai que celui qui est nécessaire pour les préparer à mourir
- comme chrétien, si l'un d'eux se souvient de l'avoir été. »
- Quartier général de Ganteguis de Arteaga, 17 février 1834.

« Fernando DE ZABALA. »

Peut-on reprocher aux Carlistes d'avoir accompli un fait semblable au suivant ?

Le 14 mars 1835, Mina s'empara de la ville de Lécaros. Il la livra aux flammes, et fit fusiller ses habitants un sur cinq. Puis dans une proclamation publiée le 30, il décréta :

- Que si les jeunes Carlistes n'étaient pas rentrés dans leurs foyers, huit jours après la date de sa proclamation, leurs pères seraient arrêtés et fusillés un sur cinq, et que leurs maisons seraient incendiées.
- Que les chirurgiens, médecins, pharmaciens qui soigneraient les blessés Carlistes seraient passés par les armes... »
- Les exécutions commandées par Cabrera ne le furent qu'en expiation du meurtre de sa mère.
- Zea Bermudez, ministre de la régente, avait ordonné aux généraux, s'ils parvenaient à prendre Don Carlos de le mener en Conseil de guerre et exécuter.

Plus humain, le Roi ordonna aux siens, si le sort de la guerre mettait Christine entre leurs mains, de la traiter avec tous les égards dus à sa qualité de veuve de Ferdinand.

1. Saarsfield, général espagnol, né vers 1780, mort à Pampelune en 1837.

Le même Quesada, qui en 1823, réprouvant les idées libérales, l'avait déclaré magnanime, se l'était proposé pour modèle et donné en exemple non seulement à lui-même, mais aussi à tous ses volontaires, n'eut pas honte de mettre sa tête à prix pour la somme de dix mille réaux (2.500 fr.) et de dater de Valladolid, le 8 novembre, un arrêté dans lequel on lisait ce qui suit :

« Ayant reçu des avis que les commandants des volontaires royalistes se réunissent pour obéir aux ordres du rebelle Mérino et de ses satellites.

« J'arrête :

« Tout commandant, officier, volontaire, qui réunira dans l'intention de joindre les rebelles, une partie du corps auquel il appartient, sera passé par les armes et ses biens séquestrés.

« Tous les instigateurs et promoteurs de nouvelles tentatives, tendant à fomenter la révolte, seront arrêtés, et passés par les armes, leurs biens séquestrés.

« Les corregidores, juges de paix, municipalités, répondront avec leurs biens, des rations et secours fournis aux rebelles... »

Dignes préludes des actes de barbarie dont les révolutionnaires devaient donner l'exemple !

La mort du général Santos-Ladron, la dispersion de ses volontaires, la promulgation de ces arrêtés impitoyables, les menées du parti libéral modéré, l'absence de munitions de guerre et de solde, les rigueurs de l'hiver qui commençaient à se faire sentir, réagirent sur les troupes qui entouraient Mérino. La défection s'y mit et les désorganisa ; presque tous étaient partis lorsque les deux chefs se rencontrèrent. Mérino fit une brillante charge de cavalerie digne de ses meilleurs jours ; mais il dut céder, et se retira pour le moment en Portugal, accompagné des généraux Cuévilas, Balmaséda, et de vingt chevaux seulement.

Il profita de la présence de Charles V, alors à Villaréal de Tras-los-Montes, pour lui offrir ses services. Le Roi le

reçut avec beaucoup de bonté, accepta son offre, lui conféra le grade de maréchal de camp, la grand'croix de l'ordre de Saint-Ferdinand.

Dans cette entrevue, Mérino supplia respectueusement le monarque d'entrer en Espagne, lui promettant de lui frayer un chemin facile et prompt, lui présent, jusqu'à Madrid ; de hautes raisons politiques firent que cette proposition ne put être acceptée.

Pendant son séjour en Portugal, le général alla trouver le prince Don Miguel à Santarem, pour lui demander un secours de cavalerie, il ne peut l'obtenir ; ce contre-temps ne le découragea pas.

Des volontaires royalistes étaient venus faire adhésion à Charles V ; il en forma une compagnie, avec laquelle il revint dans la Vieille-Castille, et seulement avec quatorze cavaliers, il se battit contre à peu près autant de Christinos, qu'il rencontra près de Lerma ; aucun ne lui échappa ; il donna leurs chevaux à ceux de ses hommes qui n'étaient pas encore montés.

Le retour de Mérino dans la province, théâtre de ses exploits, une fois connu, de nombreux volontaires vinrent se mettre sous ses ordres. L'exemple des provinces du nord, commandées par Zumalacarregui¹, dont le nom devint si vite une des gloires de l'Espagne, ranima le zèle des Castillans. Des partisans fourmillaient dans la Vieille-Castille ; mais les chefs christinos qui connaissaient la réputation de Mérino et ses talents militaires, les négligèrent

1. Don Tomas Zumalacarregui, duc de la Victoire, capitaine-général de l'armée de Charles V, né en septembre 1789, à Ormaitzegui, province de Guipuzcoa, prit part à la guerre de l'indépendance, servant sous les ordres du général Gaspar Jauregui qu'il seconda brillamment. Devint après cette guerre l'aide de camp du capitaine-général D. Juan Carlos de Aveigaza, qui lui confia des missions importantes. Pendant les événements de 1822, Zumalacarregui se rangea du côté des royalistes. Colonel en 1827, il se fit dès lors remarquer comme chef de corps grand réformateur, et homme de bonnes mœurs. Lorsque Don Carlos, à la mort de son frère Ferdinand VII, jugea à propos de prendre les armes pour faire valoir ses droits au trône, Zumalacarregui reçut le commandement général de la Navarre qui s'était levée contre les troupes de la régente. Ils fit tout de suite remarquer par son génie militaire qui lui valut le commandement en chef des armées royales. Il mourut le 24 juin 1835 des suites d'une blessure, reçue au siège de Bilbao.

pour poursuivre, tâcher de détruire leur plus redoutable adversaire.

Le 19 avril, il entre dans la ville de Burgo-d'Osuma, y lève des rations pour sa troupe. Au mois de mai, il se présente devant Herrera de Pisuegra où se trouvait une colonne commandée par Albuin¹ et lui livre combat. Après un engagement opiniâtre, obligé de céder à la supériorité du nombre, Mérino² alla se cantonner vers la Sierra de Burgos, s'emparant toutefois d'un convoi de cinq cents fusils escorté par le capitaine de cavalerie Letona.

Jusqu'alors, Don Carlos n'avait pas encore fait son entrée en Espagne pour rejoindre ses troupes ; le mois de juillet vit cet événement qui causa de la joie aux Carlistes.

Charles V, que nous avons laissé en Portugal, avait gagné l'Angleterre; la quittant le 17 juin, traversant la France en déjouant sa police, il arriva inopinément le 13 juillet à Elisondo³. Ce fut un événement mémorable que la première revue de son armée passée par le Roi. Il venait au milieu d'elle, souffrir avec elle, combattre avec elle, se confiant en Dieu, en son courage, sans autres ressources que sa patience, n'ayant pour toute cour que ses soldats. Enivrés de joie, ceux-ci remplissaient l'air de cris d'enthousiasme répétés sans cesse ; du fond de leurs cœurs, ils élevaient vers le ciel un *Te Deum* de reconnaissance, d'espérance sans bornes.

D'une extrémité à l'autre de l'Espagne, les christinos éprouvèrent une crainte profonde, les royalistes une joie immense. Mérino, comme don de joyeux avènement, offrit au Roi un présent à sa manière : il lui envoya six cents

1. Le colonel Albuin, dit le manchot qui, souvent, fut son adversaire.

2. Si les chefs des troupes de Christine remportaient quelques victoires sa cause ne gagnait pas de terrain pour cela.

3. Elizondo, gros bourg d'Espagne, chef-lieu du Bastan (300 habitants). L'église est un monument carré, massif, construit en pierres rouges sans ouvertures et surmonté d'une tour également carrée et terminée par une coupole. Au fond de la place, on voit un vieil édifice, le Palacio de las Gobernadoras, au rez-de-chaussée duquel s'étend une galerie ouverte, servant de jeu de paume. L'hôtel de Ville, grand bâtiment carré du XVIII^e siècle, surchargé de médaillons de bois, sous la forme d'aigles impériales.

fusils, deux caissons de munitions qu'il venait de prendre près de Miranda del Ebro à un peloton de cavalerie vers le 20 juillet.

En septembre, le général Villaréal, se détachant de l'armée principale du Nord, vint pendant quelque temps, à la tête de quatre bataillons, se joindre à Mérino; de leur côté, Carnicer et Cuevillas s'unirent également à lui. Ensemble, sans livrer d'action importante, ils harcelaient les troupes de la régente. La Vieille-Castille ne pouvait disposer d'assez de soldats, ni d'une organisation assez compacte pour qu'avec ses seules forces elle fût le théâtre d'engagements de si haute importance ; mais le maintien dans ses districts, d'un foyer d'insurrection toujours en activité, était à lui seul un succès qui protégeait les armées du nord et préparait le chemin de Madrid.

Au mois d'octobre, Mérino, par une embuscade habilement ménagée, aux environs de Burgos, s'empara d'un convoi d'argent expédié de cette ville pour l'armée de Christine qui opérait dans la Navarre.

Il passa les derniers mois de 1834 et les premiers de 1835 à fomenter l'insurrection en faveur de Don Carlos, réunissant les éléments nécessaires à former une division dont il prendrait le commandement. Parvenu à ses fins, il se mit en campagne. Arrivé à Plumajeros, toujours traqué par Albuin, décidé de s'en débarrasser, il avise un lieu favorable, s'y porte secrètement pour l'y attendre et l'attaquer. Un coup de feu parti par mégarde des rangs de ses carlistes, indiqua malheureusement la position à son adversaire qui l'évita en se retirant sur la gauche. Ne voulant pas perdre tout le profit de sa situation et pour réparer autant qu'il était en lui ce coup manqué et donner le change, Mérino détacha quelques tirailleurs sur les derrières de la colonne d'Albuin, qui se croyant sérieusement poursuivi, décampa. Mérino alors, se jeta inopinément sur la ville de Ontoria del Pinar, dont il enleva sans coup férir la garnison et l'emmena prisonnière¹.

1. Histoire d'Espagne, vol. 3, p. 411.

C'est à l'époque à laquelle nous sommes arrivés que le général Zumalocarregui, généralissime des armées de Charles V, l'organisateur de ses armées, reçut une balle à deux pouces environ du genou de la jambe droite, effleurant le bord interne du tibia, au siège de Bilbao¹ blessure qui parut peu grave d'abord, s'envenima en peu de temps et causa rapidement la mort de ce héros ; elle eut lieu le 24 suivant. La désolation se répandit dans l'armée ; le Roi le pleura. Mort fatale ! avec elle, les dissensions commencèrent, la fidélité et le dévouement ne surent pas imposer silence aux ambitions ; les charges, les honneurs furent disputés, l'unité dans les plans manqua, l'ardeur du soldat se refroidit.

Pendant que le général Moreno, successeur de Zumalocarregui, continuait la guerre dans le nord avec des chances diverses, Mérino poursuivait en Castille ses expéditions militaires. Vers la fin de juillet, il défit à Torre-Galindo, les troupes de Goyos, qui fut tué dans la mêlée.

Comme il s'approchait, au commencement d'août, de Saint-Ildefonse, on envoya pour éloigner son détachement, cinq cents hommes commandés par un colonel, il les tailla en pièces ; des forces considérables accoururent pour le prendre, mais il ne leur en donna pas le temps en gagnant rapidement la Soria. Du mois d'octobre au mois de décembre, il eut de fréquents engagements avec les cuirassiers de la régente, dans lesquels les succès se balancèrent de part et d'autre. Pendant l'intervalle de ces actions, il continua ses enrôlements ; la Castille fut pour lui une pépinière de soldats, qu'il formait en compagnies, en bataillons, puis dirigeait vers le nord. On l'appelait le grand recruteur du Roi.

Les chefs christinos dont il était l'épouvantail, envoyèrent contre lui des forces considérables durant tout le cours du mois de décembre, cédant au nombre, il dut alors se replier sur les provinces Basques. C'est dans cette marche qu'il

1. Bilbao, ville de 51.000 habitants, port de commerce situé sur la rive droite du Nervion ; ville bien tenue, maisons d'un bel aspect, rues bien alignées. Quatre églises paroissiales, l'une d'elles Suintlago, est de style gothique. Est encore le troisième port de commerce d'Espagne par le chiffre des affaires, chantiers de constructions navales. Agrandie en 1300 par Diego Lopez de Haro qui en fit une ville importante.

reçut un coup de pied de son cheval, qui faillit lui briser la cuisse gauche, tout en le blessant très gravement. Forcé de garder le repos, il confia d'abord le commandement de sa division à son second et s'en alla à Rabe de los Escuderos, se réfugiant chez son curé pour se soigner tranquillement, hâter sa guérison. Les christinos, apprenant sa blessure, firent les recherches les plus inimaginables pour tâcher de découvrir sa retraite, employant toutes les ruses pour parvenir jusqu'à lui ; ce furent peines perdues, ils ne réussirent pas dans leurs recherches et leurs ruses restèrent sans succès.

A peine remis, Mérino alla gagner le quartier royal. Marchant fort difficilement, il dut se faire porter par deux de ses Castellans pour parvenir à l'appartement de Charles V qui l'entretint longuement, lui prodiguant les plus précieux témoignages de sa haute affection.

Après son départ, la Castille n'était pas restée dégarnie, son lieutenant, le chanoine Batanero, l'y remplaçait, y levait des contributions, y entretenait le feu sacré du zèle et de la légitimité. Sentant sa santé entièrement rétablie, il voulut reprendre son commandement, mais le Roi ne le lui permit pas et l'attacha à son état-major.

Dans ce nouveau poste, il se fit remarquer des hommes impartiaux, par la sagesse de ses conseils, la portée de ses vues, malheureusement on s'en écarta souvent. La plupart des courtisans de la cour du Roi Ferdinand faisaient partie de l'entourage de Charles V ; ils avaient su entretenir en Navarre leur mécontentement contre Mérino qui ne leur avait pas ménagé ses reproches au sujet de leurs idées libérales. Au milieu des rivalités de commandement, on chercha à diminuer son autorité, ses actes ne donnant pas prise à la calomnie, on calomnia sa capacité. On le trouvait trop vieux, très respectable sans doute, mais on lui contestait son instruction militaire. Bon pour une guérilla, il était insuffisant pour une armée ; il avait des formes si agrestes ! il sentait trop sa Rabe de los Escuderos, o'est-à-dire le villageois.

Les plus entreprenants, ce jugement formulé, n'avaient

de cesse que son avis fut rejeté. Mérino se contentait de hausser les épaules. Trop souvent l'issue des événements lui donna raison, mais il n'était plus temps d'agir, le mal était fait.

Lorsque Gomez, à la fin de ses courses merveilleuses, que son audace, son activité, avaient lancé du nord à Madrid, de Madrid à Almaden, d'Almaden à Algéiras, se trouva enveloppé lui et les siens par l'ennemi, et sa situation gravement compromise, les troupes royales assiègèrent Bilbao. Mérino indiqua un plan d'assaut général, on le trouva trop hardi, pas assez savant, bref on l'écarta ; peu après, il fallut lever ce siège et se retirer devant les troupes d'Espartero.

Lorsque l'Infant Don Sébastien, chargé par le Roi, du commandement général, remporta les 16 et 17 mars la brillante victoire d'Oriamundi, contre la légion britannique commandée par Evans, ce fut encore Mérino qui, par son habileté, décida du gain de la bataille. La droite de l'ennemi avait plié, mais la gauche, après neuf heures de combat, se soutenait toujours ; notre général qui suivait l'action sans la perdre de vue, ordonna au brigadier Quilez et à Bernardo Yturriaga de la charger. L'attaque, bien conduite par ces deux braves, força l'Anglais de céder le terrain jonché de morts, d'abandonner de nombreux prisonniers, le fort d'Oriamundi et son artillerie. Après ce succès, Mérino conseilla un plan d'attaque contre Espartero ; on ne le suivit qu'en partie, celle qui fut exécutée amena sa retraite sur Bilbao.

Charles V quitte Estella¹ le 15 mai, pour entreprendre son expédition sur Madrid, suivi de Mérino. Celui-ci eut une grande part aux victoires de Huesca, le 24 mai, pendant laquelle le chistino Iribaren perdit son drapeau et la vie, ainsi que le brigadier Léon ; un millier d'hommes

1. Estella, ville de 8.000 habitants, province de Pampelune, ancienne ville romaine dont on trouve quelques vestiges, ainsi qu'une vieille forteresse et d'anciens couvents. Beaux édifices ; sous les murs de la ville, une belle promenade entourée de jardins descendant au bord de l'Ega.

furent mis hors de combat. Le 2 juin, à celle de Barbastro¹, l'ennemi y avait 24.000 hommes, dix-huit pièces de canon. Le général Conrad qui commandait la légion étrangère y fut blessé et mourut le lendemain ; deux mille christinos succombèrent ou furent pris. Le 17 août, à Villar de los Navaros, le général Buerens perdit trois mille prisonniers, cent officiers, cinq mille fusils, la caisse de son armée. C'est à la suite de ces brillants faits d'armes que le Roi conféra à Mérino la grand'croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique, en récompense des services rendus par lui dans ces actions, notamment dans la dernière.

Ces succès réitérés et d'autres remportés dans le nord et dans l'est, mirent un moment la révolution aux abois ; il semblait qu'enfin le jour était arrivé où elle allait succomber. N'avait-elle pas, sur le cadavre de l'infidèle et malheureux Quesada, assez proclamé sa constitution, assez humilié sa Reine, séparé de Rome le royaume catholique, dévasté assez de villes, assassiné de généraux, égorgé de prisonniers, massacré de moines et de prêtres ?² N'était-il pas temps que l'honnêteté publique fut protégée, la religion restaurée, l'Espagne pacifiée. De victoire en victoire, le Roi s'approchait de la capitale, dans son armée tout était à la joie, à l'enthousiasme, à l'ardeur de vaincre ; les soldats criaient : à Madrid ! à Madrid ! Encore un jour, quelques heures seu-

1. Barbastro, ville de 8.000 habitants, chef-lieu de district, évêché. La partie la plus importante de la ville, ses maisons les plus anciennes et ses principaux édifices occupent le versant supérieur d'une colline. Trois ponts réunissent la ville à un faubourg populeux. La cathédrale s'élève sur l'un des côtés d'une petite place. A côté, s'élève la tour hexagonale en pierres de taille. L'intérieur de l'église est partagé en trois nefs par des colonnes cannelées élancées et légères.

2. Massacre de moines, en masse, à Madrid, 17 juillet 1834, au chant de ce refrain : « De tous ces pourceaux : religieux et prêtres, nous mangerons le cœur. Ce sont des ennemis de la constitution. »

Massacre de prisonniers à Barcelone, les 4 et 5 janvier. À Saragosse, à Valence au son du caracol (sorte de conque marine). Schisme avec Rome, pillage des biens ecclésiastiques et des couvents, proscriptions des religieux, des évêques.

Assassinat par leurs troupes, des généraux christinos Saarsfield, Escalera, Canterac, Quesada, Bassa, Mendez-Vigo, Lâtre et d'autres encore.

Scènes de la Granja, violences contre Christine et sa fille. Émeutes partout. En 1837, tel était le bilan de la révolution née de la pragmatique de Ferdinand ; et comme cette liste malheureuse s'est grossie depuis !

lement, on y serait, c'était le triomphe¹. C'eût été lui, si la division ne s'était pas mise parmi les chefs, les rivalités dans le conseil. La lenteur dans l'exécution des ordres donnés qui en furent la suite, empêchèrent de profiter des occasions qui s'offrirent de combattre avantageusement les troupes de la régente. Mais la franc-maçonnerie veillait : elle envoya Espartero avec une nouvelle armée qui arriva sur le théâtre des opérations le 19 septembre 1837 et la révolution fut sauvée.

Profitant de la division établie parmi les chefs carlistes, et par d'heureux succès le général christino obligea les troupes de Charles V à reculer, mais ce recul ne se fit pas sans que les Carlistes remportassent encore des avantages en luttant dans les provinces du nord.

La retraite fut donc ordonnée. Du haut de la montagne, le vieux lion des Castilles vit le descendant des rois remonter la route de l'exil².

Ce fut à Mérino que fut confiée la direction de l'armée ; en Castille, il était sur son terrain, le connaissant parfaitement. Par ses habiles manœuvres, il préserva les troupes de grands périls. Ayant pris par deux fois, à Altianza et à Gormaz de fortes positions, il offrit la bataille à l'ennemi, qui la refusa devant la situation par trop supérieure des Carlistes. Arrivés à Aranda del Duero, on eut avis qu'une partie de la division du général Zariatégui, qui avait pris

1. On lit dans le *Moniteur français* : 16 août, 18 septembre 1837, sous la rubrique : « Dépêches télégraphiques.

Bayonne, 15 août 1837.

• Les Carlistes étaient le 11 à trois lieues de Madrid.

Madrid, 13 septembre 1837.

• L'ambassadeur de France à M. le Ministre des affaires étrangères.

• Don Carlos est à Arganda : hier, un corps de 3 à 4.000 Carlistes a paru à une lieue de la capitale.

Dans l'intervalle de ces deux dates, le Roi avait établi des campements autour de la capitale, pour y reposer ses troupes, et attendre les chances d'un soulèvement en sa faveur parmi les Madrilènes.

2. La limite des deux Castilles est indiquée sur les deux montagnes par un lion de granit, qu'y érigea, si nous ne nous trompons, Pphilpe II.

la route de Ségovie, était enveloppée par les christinos. A cette nouvelle, Mérino partit immédiatement emmenant avec lui quelques forces et parvint en peu de temps à la dégager. Ce succès remporté, il se dirigea sur Lerma. Espartero s'élança à sa poursuite. S'étant rendu compte par ses observations de l'itinéraire que celui-ci suivait, il se convainquit de l'utilité qu'il y aurait à l'attendre et à l'attaquer, soit à Retuerta, soit à Covarrubias, persuadé du succès de l'entreprise, laquelle aurait un résultat énorme pour la cause royale ; mais les autres généraux ses collègues n'osèrent rien risquer.

L'armée alors repassa l'Ebre et se retrouva dans les provinces Basques ; or, il n'y avait plus de confiance, les méfiances et les haines se montraient. Il était plus difficile déjà de gouverner les hommes que de vaincre l'ennemi.

Mérino, pressé de s'éloigner de ce milieu d'intrigues, se chargea de prendre le commandement d'une peu nombreuse division, destinée à opérer dans la Vieille-Castille. Arrivé au bord de l'Ebre, il vit que des forces supérieures aux siennes gardaient tous les points praticables du fleuve. Se portant alors sur la ville de Los Arcos, on l'y informe que le général Diego Léon, à la tête de quinze bataillons, attaquait le point fortifié de Bargota, que défendait bravement une très faible garnison : il vole à son secours. Quoiqu'avec des forces moitié moins considérables, il contraignit Diego Léon à abandonner son entreprise sur Bargota. Sur ces entrefaites, le roi le rappela alors au quartier royal, il s'empressa d'obtempérer à l'ordre reçu et passa le commandement de sa division au comte Négri, qui éprouva bientôt un grave échec à Piedra-Hita, ce qui fit qu'au début de l'année 1838, Mérino fut envoyé de nouveau en Castille, mais cette fois avec le titre de commandant général de la province. Il repassa l'Ebre, et ayant mis Retuerta en important état de défense, ce fut pour lui un point d'appui. Bientôt, il battit le colonel Mayoll¹ dans la Sierra de Burgos, et eut quelques autres engagements à Quintanilla de la

1. *Histoire d'Espagne*, p. 411, vol. 3.

Mota, à Ciruelos, à Mece-Reyes et s'avança jusqu'à Médina Cœli, du côté de l'Aragon.

A ce moment, il reçut mission de se rendre auprès de Cabrera¹ pour y commander, conjointement avec lui, plusieurs bataillons. Chemin faisant, passant par Laguna, il rencontre un courrier escorté de soixante-cinq hommes du bataillon d'Afrique ; l'attaquer et faire toute l'escorte prisonnière fut pour lui l'affaire d'un instant.

C'est à Morella, que Cabrera avait si glorieusement prise, que Mérimo le rejoignit ; Oraa, qui voulait reprendre la ville, l'assiégeait. Concourant à la défense de la place, Mérimo s'empara de suite d'une position appelée la Muela, près de la ville, de laquelle il fit éprouver des pertes considérables aux assaillants. Tant que dura le siège, il fut nuit et jour au poste le plus périlleux, électrisant ainsi par son exemple ceux qui l'entouraient, faisant avec eux, comme un simple soldat, des prodiges de valeur. Les 16 et 17 août, il repoussa deux vigoureuses attaques d'Oraa qui y perdit beaucoup de monde et l'obligea à lever le siège le 19. Mérimo ne le laissa pas tranquille pour cela, car il l'attaqua encore jusque dans ses retranchements et, malgré l'infériorité de ses troupes, le poursuivit jusqu'à Alcaniz. Mieux secondé

1. Cabrera, né à Tortose, le 26 décembre 1806, suivit la carrière ecclésiastique pendant quelque temps. Mais il n'avait pas encore terminé ses études lorsque dans le couvent où il étudiait s'éleva une insurrection scholastique. On crut devoir donner un caractère politique à cette émeute et Cabrera qui était bien connu pour ses sentiments royalistes fut exilé avec plusieurs de ses condisciples. Bréton, celui-là même qui devait plus tard assassiner la mère de Cabrera (aveugle et septuagénaire) commandait à Tortose ; il l'envoya en exil à Barcelone. En chemin, Cabrera se décida à prendre du service dans les armées de Charles V et alla s'engager à Morella ; il se fit bientôt remarquer par ses aptitudes militaires, se distingua en maintes occasions, surtout au siège de Morella, ville où il reçut, en récompense de ses services, après avoir été anobli par le roi, le titre de comte de Morella, puis nommé général de ses armées, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand, grand-cordon de l'ordre royal de Charles III, commandant général des provinces d'Aragon de Valence, de Murcie, de Catalogne. Réfugié en France après la guerre, il fut interné à Ham et bientôt relâché ; il passa alors en Angleterre (1841). En 1848, il échoua dans ses tentatives pour soulever la Catalogne. A la suite de sa défaite à Pastoral, ce même jour, il repassa en France, puis en Angleterre où il fit un riche mariage. Dès lors il se tint en dehors des événements carlistes. Malheureusement pour lui, il ne persévéra pas dans ses mêmes sentiments. Lors de la prise d'armes de Charles VII, en 1873-1876, il mérita, par sa félonie, d'être dépouillé de tous ses titres et honneurs par Don Carlos ; il mourut dans l'oubli en 1877.

il eut anéanti la division d'Oraa exténuée par les fatigues du siège et encombrée par tout son matériel de siège. Il ne resta pas longtemps à Morella, des dissentiments assez graves qui s'élevèrent entre lui et le comte de Morella qui était d'un caractère vif et absolu, l'éloignèrent. Après s'être arrêté quelques jours dans la ville de Camarillas, afin de donner le temps à ses troupes de se reposer, de se refaire, de réfectionner leur équipage, il revint dans la Vieille-Castille pour y combiner une expédition avec l'aventureux et vaillant Balmacéda qui venait de regagner l'Ebre.

Mérimo se cantonna dans la Sierra de Burgos ; dès le 21 septembre, il défit un parti de christinos à Santa-Cruz del Toso.

C'est à cette époque que se passa un fait de la vie du roi Charles V, qui avait perdu sa première femme, Don^a Maria Françoise de Bragance et Bourbon, décédée en 1834 en Angleterre. Le 20 octobre, pendant la guerre, il épousa en secondes noces, à Azcoitia, la princesse Marie-Thérèse de Bragance, princesse de Beyra ; elle était arrivée le 19 au quartier royal, accompagnée du prince des Asturies ; cœur noble autant qu'esprit vaste et ferme. Depuis la mort de Don^a Maria, Marie-Thérèse avait servi de mère aux enfants du Roi.

La nouvelle Reine méritait de concilier les esprits, tous étaient remplis de respect envers elle, mais l'union, la concorde ne se firent pas pour cela. Navarrais et Castillans ne cessaient pas leurs querelles, d'importuner le quartier-royal, tout au plus consentirent-ils une trêve de quelques jours pour célébrer paisiblement les fêtes du mariage de leur Roi.

L'armée, en cette circonstance, reçut solennellement un drapeau, brodé des mains de la princesse Marie-Thérèse, sur lequel figurait l'image de Nuestra-Senõra de los Dolores (Notre-Dame des Douleurs), qui fut instituée généralissime des troupes.

Les fêtes terminées, Mérimo vint, vers la fin du mois d'octobre, dans les plaines de la Castille, y eut diverses rencontres avec l'ennemi, sans remporter de succès marqués.

Mais dans les premiers jours de novembre, il s'empara de la petite ville de Palacios située sur les bords de la Puyceria et fit prisonnière la garnison qui s'était réfugiée dans un fortin situé à l'entrée du pont. Il battit après tout le pays, y ramassa un butin considérable entre Aguilar et Herrera.

Parcourant en quatre jours plus de cent soixante kilomètres, il parvint en Biscaye amenant au Roi un riche convoi qu'il sauva des convoitises de l'ennemi, au moyen d'une ingénieuse manœuvre. Pressé de toutes parts par les christinos, il divisa pour les dérouter, son infanterie en détachements qu'il éparpilla dans diverses directions, laissant son convoi sous la garde du colonel Sylvestre, venu au-devant de lui avec trois cents chevaux. Avec le reste de sa cavalerie, il marcha sur les Christinos, comme pour leur offrir le combat, mais après avoir échangé quelques coups de feu, courant précipitamment sur Puente de Larra, il y passa l'Ebre. Pendant ce temps-là, les précieux chariots filaient en toute sécurité vers la Biscaye par les monts de Burnéo ; ce fut son dernier exploit.

Depuis longtemps, malgré les ordres du Roi, il ne trouvait aucun concours chez les généraux qui devaient le seconder. Ses troupes, travaillées par de perfides manœuvres, murmuraient, et sous sa rude mais juste discipline, n'obéissaient pas toujours. Il n'y avait plus d'ardeur pour le combat, ni de dévouement pour le service, ni de patience dans les fatigues. Quand on eut ainsi détaché les soldats de leur général, qu'on eut moins à craindre pour cela qu'aux jours de crise qu'il reprit son ascendant sur eux, on le rappela et on le relégua parmi les inutilités de l'état-major. Un homme avait ses raisons pour cela : c'était Maroto, qui le connaissait trop bien, et savait que Mérino était inébranlable dans sa fidélité à Charles V, qu'il aurait inévitablement contre-carré ses manœuvres de faux-frère. Déjà, dans les dernières années, on prononçait à mots couverts sans doute, mais souvent, le mot de transaction, mensonge qui couvrirait bien des lâchetés.

Enfin, en juin 1838, Maroto parvint à ses fins. Aidé par ses partisans, il fut choisi pour major-général avec délégation

du pouvoir suprême de l'armée. Il allait donc travailler presque officiellement à la perte de la cause ; immédiatement, il se constitua le chef et l'agent des transactionnistes. D'une capacité incontestable, ayant sous ses ordres trente mille hommes d'excellentes troupes, on ne le vit entreprendre aucune expédition, tenter aucun engagement considérable. Cent occasions s'étaient présentées, toutes avaient été négligées. Il ne prenait qu'un soin, veiller au bien-être du soldat, action louable sans doute, si elle n'eût servi un infâme projet.

Dans l'inaction de Maroto, bien des généraux devinèrent la trahison et osèrent dire le mot tout haut ; ils le payèrent de leur vie ; le 19 février 1839, les dévoués généraux Guergue, Sans, Garcia, le brigadier Carmona, l'intendant Uriz, sept autres avec eux furent fusillés arbitrairement. Le 24 du même mois, le Roi rétractant un ordre précédent, maintint Maroto dans son commandement.

Cependant, aucune opération militaire n'avait lieu dans les provinces ; l'année 1839 s'écoulait. Espartero temporisait pour acheter un traître. Carlistes et christinos s'observaient ; Maroto finit par se vendre. Sous prétexte de traiter de transaction, il facilita à l'ennemi l'accès du camp royal. Le 28 août, il s'immobilisa avec quatre bataillons : Espartero arriva à Bergara.

A la suite de ces événements, Mérino insista avec toute l'énergie de son dévouement et de sa tenace volonté, pour que le Roi se portât sur la Catalogne ou l'Aragon, afin de se réunir au comte d'Espagne ou au comte de Morella, dont les troupes étaient restées fidèles, sous ces chefs énergiques et dévoués. La cause pouvait encore triompher, rien n'était perdu ; malheureusement, on écarta ce conseil qui déjouait tous les mauvais plans ; le quartier général s'avança sur Elisondo.

C'en était fait, Espartero avec son armée, acculait le Roi à la frontière de France. Le 14 septembre, au matin, de la hauteur d'Urdax, on l'aperçut qui se portait en avant. Une demi heure après, la bataille était générale, les soldats restés fidèles se battirent comme des lions pour protéger

l'entrée du Roi ; ils brûlèrent leurs dernières cartouches en passant le petit ruisseau qui sépare l'Espagne de la France.

A deux heures, le Roi, la Reine, les Princes franchirent la frontière. Sur cette terre de France, Charles V était une seconde fois captif, La première c'était par trahison, du moins, la cause en était à l'étranger ; il en était malheureusement de même pour la seconde.

Les libéraux et l'esprit révolutionnaire s'implantaient en Espagne en même temps que Christine et ses enfants. Depuis ce temps, ces idées n'ont cessé d'exister ; la régente ne dut son maintien d'abord qu'en pactisant avec elles. Bientôt, elle dut quitter l'Espagne, poursuivie par les haines et les fureurs qu'avaient soulevées contre elle tant de persécutions suscitées en son nom contre l'Eglise et les Carlistes ¹.

Le peuple s'était soumis à la longue, espérant qu'avec le gouvernement d'Isabelle, la religion prendrait le dessus ; il comptait sans l'entourage de la Reine, adepte des idées libérales et de la franc-maçonnerie. Isabelle elle-même dut quitter l'Espagne ² parce qu'au fond elle était trop catholique. On proclama la République, elle jura peu, la nation étant foncièrement monarchique. Les gens au pouvoir qui, décidément, ne voulaient plus des Bourbons, à cause de leur attachement sans partage à la religion, appelèrent un prince étranger (1870). Amédée de Savoie accepta la couronne ; il la garda jusqu'en 1873.

Pas plus cette fois qu'en 1808, la nation espagnole ne voulait de prince étranger ; elle eût accepté le retour au trône de la descendance de Charles V qui représente le droit légitime. Mais si les ministre au pouvoir, obligés de s'incliner devant le peu de popularité de leur Roi, durent revenir à la famille des Bourbons d'Espagne, sous la pression de l'opinion, ce fut en la personne du jeune prince Alphonse, fils d'Isabelle, qu'ils le firent, sachant bien que par leurs idées libérales ils se maintiendraient au pouvoir.

1. *Vie du R. Père Herman*, par l'abbé Ch. Sylvain, page 154 (1880).

2. 30 septembre 1868. — Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, Annales Ecclésiastiques, 1867-1868. Vol. XVI, p. 450.

Pour y parvenir, ils ne craignirent pas d'employer tous les moyens illégaux, afin d'empêcher le triomphe des armes du petit-fils de Charles V. Fort de son droit et avec raison, le duc de Madrid, Charles VII, était le seul homme qui put rendre à l'Espagne la monarchie qui l'avait faite si glorieuse et qui se concilie mieux que toute autre avec le catholicisme, avec les franchises communales et provinciales, avec les fueros auxquels les Espagnols restent toujours fort attachés ¹. En un mot, ce prince voulait réduire cet esprit révolutionnaire qui, malgré tout, existe toujours ; sur lequel malheureusement, tout descendant d'Isabelle II devra s'appuyer quelque catholique qu'il soit. Nous l'avons vu, il y a peu de temps encore, sous la royauté d'Alphonse XIII, quelque bien disposé qu'il soit pour la religion. Ses ministres lui forçaient la main, ils travaillaient à l'asservissement du clergé séculier et voulaient le renvoi des congrégations religieuses ; l'épiscopat dut protester, les ministres cédèrent.

Revenons à Mérimo : nous le voyons le cœur navré, jeter un dernier regard sur sa chère Espagne, se séparer de son Roi bien-aimé. Sa vie tout entière n'avait que trois affections : Dieu, l'Espagne, le Roi ! Dieu seul lui restait.

Au point de vue moral, nous sommes arrêtés à la partie la plus pénible, la plus éprouvée de la vie de Mérimo : son exil en France.

A l'époque de la guerre de la Constitution, le chef constitutionnel, Jauregui-el-Pastor, disait de Mérimo : « Tant que ce vieux loup rôdera autour de nos montagnes, je ne serai pas tranquille. » Sans doute, les alliés de Christine éprouvaient la même crainte, car on lui fit un accueil tout particulier.

Entré en France avec le duc de Grenade, le général Elio ², le comte de Casa-Eguia ³, le grand d'Espagne, mar-

1. Rohrbacher, opus cit. Vol. 16, p. 459.

2. D. Joachim Elio, général Carliste, naquit à Pampelune, le 19 août 1806. Neveu du célèbre capitaine-général Elio, victime de la révolution de 1820, il hérita des hautes qualités de son oncle. Plein d'horreur pour ceux qui avaient versé le sang de l'illustre général, il se rangea sous les drapeaux

quis de Valdespina et quatre mille autres ; on lui réservait à lui, Mérino, un accueil tout spécial en raison de sa réputation. Obligé de rester dans le voisinage des Pyrénées, jusqu'à ce qu'on lui eut désigné à lui, comme aux autres, comme à Don Carlos lui-même un lieu de résidence, on le garda à vue. Un gendarme fut constamment en sentinelle près de son logement. Cette surveillance toute à son honneur, puisqu'elle indiquait que le gouvernement de Christine le redoutait par suite de son prestige sur ses compatriotes, lui fut continuée d'une façon active, mais secrète. Une correspondance suivie s'échangea entre le Préfet des Basses-Pyrénées et celui de l'Orne, à ce sujet, car ce fut Alençon que le gouvernement français lui assigna pour résidence.

royalistes jusqu'au retour de Ferdinand, époque à laquelle il fut nommé lieutenant dans la garde royale, et y resta jusqu'à la mort du roi. Il passa alors en France et vint offrir ses services à Zumalacarréqui qui le nomma son aide de camp. Don Carlos l'ayant fait brigadier, il fit la deuxième expédition des Asturies. A la prise d'armes de Charles VII en 1873, c'est lui qui organisa l'armée ; il mourut en France en 1876.

3. Don Nazario d'Eguia, général carliste, né à Durango, le 28 juillet 1877, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la théologie et de la philosophie. Fit ses premières armes dans le régiment d'infanterie d'Estramadure, et après avoir subi des examens rigoureux, il entra comme officier à la fin de 1799, dans le corps du génie. Parvint rapidement aux grades de colonel et de brigadier d'infanterie. Malgré les ordonnances royales qui réservent en Espagne aux maréchaux de camp, les fonctions de quartier-maître général de l'armée, le duc d'Albuquerque, lui en fit remplir les fonctions. En 1815, il fut attaché au corps d'observation des Pyrénées en qualité de maréchal de camp. En 1823, Ferdinand VII le nomma capitaine-général du royaume de Galicie et commandant de l'armée d'observation sur les frontières du Portugal, puis le nomma grand-croix d'Isabelle-la-Catholique. Echappa en 1829 aux effets d'une machine infernale qui lui arriva sous le couvert d'un paquet à son adresse, il fut cependant blessé à la figure, au ventre, eut la main droite emportée ainsi que deux doigts de la main gauche. A cette nouvelle, le roi en égard de ses services, le promut sur le champ au grade de lieutenant-général et lui accorda le droit de signer ses dépêches avec l'estampille, seing en métal réservé ordinairement à l'usage du roi. Lors des premiers événements de Saint-Ildefonso, on se défit d'Eguia en l'envoyant en disponibilité à Valladolid ; comme compensation, on lui conféra le titre de comte de Casa-Eguia.

Après la mort de Ferdinand VII, il s'entendit avec Zumalacarréqui pour préparer le soulèvement en faveur de Don Carlos. Persécuté par le nouveau gouvernement de Madrid, il se réfugia près de Charles V, qui le nomma vice-roi de Navarre et eut successivement le commandement en chef de l'armée, et la conduite des troupes qui faisaient le siège de Bilbao. (*Vie de Don Carlos V de Bourbon, roi d'Espagne*, par V. Doublet, p. 289 et suiv.)

De son côté, le Ministre de l'Intérieur se préoccupait de savoir si Mérino se rendait véritablement à la résidence qui lui était assignée.

A la date du 27 septembre, le Directeur de la police générale du royaume, le Conseiller d'Etat B. Dejean, écrivait au Préfet de l'Orne :

« MONSIEUR LE PRÉFET,

« Le curé Mérino est parti de Bayonne le 24 courant pour se rendre à Alençon. Cet étranger doit être l'objet d'une surveillance spéciale. »

Quelques jours après, le Préfet répondait au ministre de la façon suivante :

Au Ministre de l'Intérieur :

« MONSIEUR LE MINISTRE ¹,

« Par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27, vous m'informez que le curé Mérino est parti de Bayonne le 24 du même mois pour se rendre à Alençon où vous avez fixé sa résidence.

« Cet étranger n'est pas encore arrivé à sa destination, j'ai cru devoir vous en avertir. »

Bien que voyageant à cheval, Mérino ne pouvait franchir les 635 kilomètres qui séparent Alençon de Bayonne en huit jours ² ; malgré son impatience, le ministre dut attendre.

Enfin, le 14 octobre, après avoir fait le long voyage le séparant de la frontière sur un cheval andalou, qu'il est

1. Cette lettre ainsi que la précédente et les suivantes, sont tirées des archives du département de l'Orne, dossier des réfugiés Espagnols. Année 1839 et suivantes.

2. Cette distance est celle que nous donne le livre de Poste pour l'an 1847, imprimé à l'Imprimerie Royale à Paris. Route suivie par la poste, passant par le Mans, Tours, Bordeaux.

inutile de faire remarquer que son cavalier dût ménager, seul débris qui lui restât de sa modeste fortune, serviteur qu'il ne put conserver, le maréchal de camp Mérino arrivait à Alençon, accompagné de son aide de camp, le capitaine del Pozo, et d'un domestique.

Une curiosité, respectueuse chez beaucoup, malveillante au fond, mais toujours silencieuse chez les autres, l'accueillit tout d'abord. ¹

Sur la foi de certains journaux, on s'était fait de Mérino un portrait étrange. Lorsqu'on eut vu que ce vieillard de soixante et onze ans, portait fort simplement son nom fameux, que son regard avait de la douceur, ses lèvres leur sourire, sa main des étreintes affectueuses en échange d'une marque de bienveillance, les sentiments changèrent, les malveillants devinrent indifférents, les autres lui montrèrent un intérêt sympathique.

La générosité d'un grand nombre d'Alençonnais avait formé une caisse destinée à soutenir l'infortune des réfugés.

1. Le préfet de l'Orne, sitôt qu'il connut l'arrivée du général et se conformant aux ordres qu'il avait reçus, prévint le commissaire de police par la lettre suivante :

Au Commissaire de police.

M. le curé Mérino, maréchal de camp dans l'armée de Don Carlos, vient d'arriver à Alençon, où sa résidence est fixée par M. le Ministre de l'Intérieur. Je vous prie d'exercer sur cet étranger une surveillance active quoique inaperçue et s'il venait à quitter cette résidence même pour un jour de m'en donner immédiatement avis.

Par une lettre du 16 septembre, le Préfet avisa également le Ministre qui lui répondit immédiatement :

Ministère de l'Intérieur.
Direction de la Police générale
du Royaume.

Paris, 19 octobre 1839.

Monsieur le Préfet,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 16 courant pour m'informer que le curé Mérino est arrivé à Alençon, accompagné d'un capitaine aide de camp et d'un domestique dont je regrette que vous ne m'ayez fait connaître les noms. Je vous prie de m'adresser le signalement exact du curé Mérino.

Le Conseiller d'Etat,
B. DEJEAN.

giés ¹. la France lui donna un subside mensuel ², le général Mérino put vivre.

Que lui fallait-il d'ailleurs ? Au temps de sa prospérité, pendant qu'il possédait son riche canonicat de Valence, il consacrait tout ce qui lui restait de surcroît à l'agrandissement de l'église à l'ombre de laquelle il avait passé son enfance, et il répétait souvent qu'il n'avait pas besoin d'autre revenu que celui qu'il lui fallait pour entretenir son cheval, son chien, ses armes.

Le plus ordinairement, du chocolat, du lait et du pain lui suffisaient pour sa nourriture de la journée. Son aversion pour toute sorte de spiritueux était extrême.

Il portait habituellement une veste de peau ou un vêtement en drap bleu, sans aucune recherche, mais toujours propre, et, pendant les froids, le manteau castillan. On eut beaucoup de peine, à son arrivée en France, à obtenir de lui qu'il se déshabillât pour dormir, et la première fois qu'il s'y résigna, il eut des nuits d'insomnie.

Avec des goûts d'une telle simplicité, des habitudes si modestes, ce n'était pas l'exiguïté de ses ressources qui lui rendait sa vieillesse amère.

1. Un Comité de secours pour les réfugiés Espagnols se forma à Alençon, dès leur arrivée, par les soins de M. Léon de Villiers ; une reconnaissance auguste l'en a remercié.

Une lettre de convocation pour une réunion de ce comité en mars 1843, qui nous a été obligeamment communiquée, nous fait connaître les noms des membres qui le composaient et nous ne croyons pas mieux faire que de donner ici le nom de ces honorables personnes : c'étaient MM. H. Verrier, le comte Curial, Malassis-Lacuissonnière, Golée, d'Escures, L. de Villiers.

Les séances se tenaient en la maison de M^{me} de Bourges.

2. D'abord fixé à 1 fr. 20 par jour, ce subside était insuffisant ; aussi Mérino n'hésita pas à adresser une pétition au Préfet du département, lui exposant sa situation et le priant de lui obtenir une augmentation. Cette pétition fut transmise au Ministre qui fit la réponse suivante :

Ministère de l'Intérieur.
Direction de la police générale.

MONSIEUR LE PRÉFET,

L'indemnité du curé Mérino lui a été comptée comme prêtre au taux journalier de un fr. dix. Comme maréchal de camp, il a droit à être compris dans la 2^e classe du tarif, soit une mensualité de 54 fr. 70.

Signé : LÉON DE MALEVILLE.

C'était l'exil ! Celui qui ne l'a pas subi n'en peut soupçonner l'amertume. Il attristait Mérino. L'Espagne avait eu toute sa vie, dans toutes sortes de fatigus, de persécutions, de misères, il avait vieilli en combattant pour elle.

Profitant des jours de paix, il s'était préparé une retraite près de la tombe des siens, à l'ombre de l'église qu'il avait aimée, lui, resté prêtre sous son armure.

Là, au milieu de ses Castillans, il devait se reposer, dans la vie, dans la mort. Et voilà que l'exil l'envoyait mourir loin, de tout cela, sur un sol étranger où nul n'entendrait sa parole ! Trente années durant il avait dépensé ses journées à défendre sa religion et son Roi ! Voilà que l'exil l'arrachait à la terre où il pouvait encore les servir, qu'il y laissait sa religion persécutée, que son Roi était exilé et captif¹. C'était de ces pensées que souffrait Mérino, il en souffrait cruellement.

Contraste singulier, mais familier aux révolutions ! Dans une des premières maisons qu'il occupa à Alençon, un autre Espagnol, un autre exilé avait aussi pleuré la patrie absente. Torrijos y avait précédé Mérino ; tous deux victimes de la Constitution, l'un de sa défaite, l'autre de son triomphe.

Mérino vécut à Alençon dans une profonde retraite. On l'invitait souvent soit en ville, soit dans les châteaux environnants ; à une ou deux exceptions près, il n'en acceptait pas, ne faisait de visites que celles que les convenances, dont il était scrupuleux observateur, lui conseillaient de faire.

Ne parlant pas le français, le comprenant peu, c'était une privation pour lui, avec l'abondance de ses idées et leur vivacité, de ne pouvoir comprendre, ni se faire comprendre. Avec cela timide, comme le sont la plupart des soldats qui, ayant vieilli dans les camps, se sentent gauches dans la vie ordinaire et ne sont à l'aise que dans le danger.

1. Le gouvernement de Louis-Philippe fit interner son cousin, le roi Charles V à Bourges. Celui-ci abdiqua en 1844 en faveur de son fils aîné Carlos-Luis-María-Fernando de Bourbon, comte de Montemolin, et prit le nom de comte de Molina, il obtint en 1847 la permission de se retirer en Autriche et mourut à Trieste, le 10 mars 1855.

Très reconnaissant des générosités que l'on faisait à ses compatriotes, il exprimait sa gratitude par un vigoureux serrement de main, accompagné d'un sourire de la plus charmante douceur.

Dans les premiers temps de son séjour à Alençon, lui et tous ses compagnons d'exil se réunissaient ensemble à l'église pour y faire des prières en commun et écouter la parole de Dieu que leur adressait en espagnol, une fois par semaine, un de leurs aumôniers exilés comme eux ; c'était comme une réminiscence de la patrie.

Bientôt ces réunions portèrent ombrage à des esprits inquiets et peureux ; sans doute, il s'y tramait des complots contre la sécurité du trône d'Isabelle. Cette tolérance d'une autorité bienveillante fut dénoncée en haut lieu ; la réponse ne se fit pas attendre, les réunions furent interdites.

Mérino ne fréquentait beaucoup qu'un petit nombre des réfugiés d'Alençon ; deux neveux, fils d'une de ses sœurs, vinrent le rejoindre, il vivait avec eux ; leur plus intime compagnie se composait du colonel Abajo, de deux prêtres, de trois ou quatre autres personnes.

En mille circonstances de sa vie, on l'avait supplié de confier ses traits à la peinture. De hautes instances lui avaient été faites, il s'y refusait toujours ; on eut alors recours à la daguerreotype qui agit par surprise ; Mérino ne sut pas se fâcher et pardonna à l'instrument.

Ne voulant pas perdre par la réclusion son agilité corporelle, il faisait tous les jours une longue promenade, à pied, en fumant des cigarettes. Recherchant le soleil, on le voyait, pour en ressentir les bienfaits, se placer au pied d'une haute muraille, mais qu'était-ce pour ce corps tout hâlé par l'ardent soleil de l'Espagne.

En dehors du temps de la promenade, il se faisait lire les journaux, et suivait avec une attention soutenue, les nouvelles qu'ils apportaient de son infortuné pays ; chaque phase des malheurs qu'il traversait, — et combien en traversait-il ! — le jetait dans une amère tristesse ; parfois dans une profonde irritation. S'indignant de tout le sang

répandu, de tant de persécutions et d'iniquités érigées en lois par les ambitieux et vulgaires dominateurs de la nation espagnole.

Il s'amusait parfois, au récit qu'avaient, en son temps, raconté de lui les journaux français. On lui lut un jour, un drame représenté à Paris et dont il était le héros¹ ; il se mit franchement à rire, à l'idée de se voir traduit sur la scène, pour y raconter un amour malheureux et débiter des tirades sur l'Eglise et la guerre, mais sut aussi gré aux auteurs du caractère généreux après tout qu'ils lui prêtaient, s'étant cru une toute autre popularité en France, certains journaux ayant fait de lui un si grand mangeur d'hommes.

Lors des inondations qui désolèrent le midi de la France, il s'empressa de recueillir les offrandes de ses compatriotes et de prendre sur le subside mensuel qu'il touchait, une certaine somme qu'il versa dans la caisse ouverte pour les victimes du fléau ; témoignant ainsi sa reconnaissance pour les secours reçus de la sympathie publique à sa cause.

Plus tard, il unit ses prières à celles dont les royalistes alençonnais payèrent le pieux hommage au Prince qui avait noblement combattu pour la pacification de l'Espagne.

Dans les dernières années de sa vie, il s'adonna beaucoup aux œuvres religieuses. Chaque jour, il assistait à la messe, suivait tous les offices, toutes les prières, communiait souvent et dans les derniers mois de son existence, ne pouvant plus sortir, un vicaire² de sa paroisse lui portait la sainte communion. Fidèle à la récitation du bréviaire et du chapelet, il terminait sa journée par une visite au Saint-Sacrement, se plaçant au coin le plus obscur du fond d'une église. Là, il élevait son âme à Dieu, priant pour l'Espagne et pour le Roi. Sa sérénité de conscience, à l'instar de celle du juste, témoignait de la paix de son cœur. Nul souvenir des guerres passées ne la troublait ; avec le guerrier prophète, il disait : « *Benedictus Dominus Deus meus qui docet manus ad prælium*

1. Le curé Mérino, drame en 5 actes de MM. Mallian, Pierre Tournemine et Bernard, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 30 janvier 1834.

2. M. l'abbé Gatry, décédé, chanoine honoraire, curé-doyen de Carrouges.

et digitos meos ad bellum !... Béni soit le Seigneur mon Dieu qui instruit mes mains au combat et mes doigts à la guerre. »

Au début de chaque année, il ne manquait pas de renouveler à l'auguste captif de Bourges l'hommage de son dévouement. Comme également à l'occasion de la fête de S. M., il lui adressait l'expression de ses vœux et de ceux de ses fidèles compatriotes¹ ; entre lui et le royal exilé, existait un touchant échange de gratitude et de fidélité.

Cette fidélité ne se démentit jamais ; en 1841, au début de l'année, la reine Christine décida d'offrir une amnistie aux Espagnols, soldats de Charles V, réfugiés en France, y mettant comme condition qu'ils la reconnaîtraient pour légitime reine d'Espagne.

Le gouvernement français se chargea de transmettre aux intéressés cette offre ; il le fit par l'intermédiaire de ses maires. Ceux-ci, peu sûrs du succès de leur mission, s'adressèrent administrativement à ceux des réfugiés carlistes qui avaient le plus d'empire sur leurs compatriotes. C'était, croyaient-ils, le meilleur moyen d'arriver à un heureux résultat : ils se trompaient.

Le maire d'Alençon, connaissant le prestige de Mérino, pensant qu'agé, par conséquent moins apte à supporter les difficultés de l'exil, il accepterait volontiers l'amnistie et déciderait les autres à se joindre à lui, lui envoya une pétition prête à signer. Voici quelle fut sa réponse :

« Senor Alcalde de la Villa d'Alençon.

« No hallandome facultado para ecsigir bajo firma la
« contestacion de los S. S. Gefes y oficiales² residentes en
« esta villa a la orden del 8 del corriente, que tengo el
« honor de debolberos, por la natura lesa, del objeto, os
« ruego tengais a bien convocarlos y ecsigir que cada uno

1. Mérino, bien qu'il y eut à Alençon, le maréchal de camp Vivanco et le brigadier Arebalo, général de cavalerie, comanda comme plus ancien de grade ses compagnons d'armes réfugiés avec lui, leur transmettant officiellement les communications soit de Charles V, soit du gouvernement français.

2. Tous par lettre adressée au Maire, et signée collectivement refusèrent l'amnistie. — Archives de l'Orne, dossier des réfugiés espagnols (1841).

« de en vuestras manos la que sea de su agrado, asegurando
 « por mi parte que no me hallo en el caso de admitir la pro-
 « posicion que alla abraza.

« Recibid, Senôr alcalde, el mas sincero afecto de vuestro
 « servidor que os agradece la distincion conque le honrais
 « al trasmitirle dicha resolution. »

Alençon 18 de Enero de 1841.

GERONIMO MERINO 1.

Ainsi donc, Mérino préféra supporter l'exil que de désertier la cause légitime de son Roi, il y persista jusqu'à son dernier soupir, comme nous allons le voir.

Malgré le brusque changement que la vie de l'exil apporta à ses habitudes, sa santé s'était soutenue. Des douleurs, suites de ses blessures, le faisaient vivement souffrir de temps à autre, mais sa taille restée droite, la verdeur de ses membres, son intelligence toujours lucide nous faisaient espérer qu'il vivrait encore longtemps. Cependant, à l'automne de 1844, un changement s'opéra en lui : il devint triste, plus silencieux et parla de faire son testament en vertu duquel il voulut léguer à son cher village une somme d'argent, prise sur ce qui pourrait être soustrait à la confiscation de ses biens fonds², au moyen de laquelle il serait fondé une école gratuite.

1. « Monsieur le Maire de la ville d'Alençon.

« Ne me trouvant pas fondé de pouvoirs, pour exiger sous signature la
 « réponse de MM. les Chefs et officiers résidants en cette ville, à l'ordre du
 « 8 courant, que j'ai l'honneur de vous retourner à cause de la nature de
 « l'objet. Je vous prie de vouloir bien convoquer et exiger que chacun
 « donne entre vos mains, celle qui lui plaira ; assurant pour ma part que je
 « ne me trouve pas dans le cas d'admettre la proposition qu'elle embrasse.
 « Recevez, Monsieur le Maire, le plus sincère attachement de votre ser-
 « viteur qui vous est reconnaissant de la distinction dont vous l'avez honoré
 « en lui transmettant la dite résolution.

« Alençon, 18 janvier de 1841.

« GERONIMO MÉRINO. »

1. Archives de la Préfecture de l'Orne, dossier des réfugiés espagnols (1841).

2. Considérés comme rebelles, le gouvernement libéral de l'Espagne fit saisir et confisquer les biens des Carlistes qui ne voulurent pas se soumettre.

Sans cesse, son souvenir se reportait sur l'Espagne qu'il ne reverrait pas et dont il aimait à s'entretenir, ainsi que du Roi qu'il ne servirait plus, et répétait souvent qu'il désirait encore de lui une dernière lettre.

La Saint-Charles, fête de Don Carlos, arriva ; il n'omit pas, ainsi qu'il en avait la coutume, d'adresser au Roi ses félicitations. Ce fut sa dernière action ; ce même jour 4 novembre, il fut soudainement frappé d'une congestion cérébrale. Appelé immédiatement, le docteur Don Théodore Gélos, médecin ordinaire de Charles V, également réfugié à Alençon, lui prodigua tous ses soins ; malgré la constance de son dévouement, il ne put ranimer la vie dans ce cœur qu'elle abandonnait. Par moments, avec la parole, les idées nettes lui revenaient. Deux anciens aumôniers de l'armée carliste, Don Mariano Picarzo¹, Don Pedro Pérez, Mon-

1. Don Mariano Picarzo, aumônier du 1^{er} bataillon des chasseurs de Navarre, chevalier d'Isabelle la Catholique. Bien connu par sa charité et sa mansuétude, à Alençon, où il est mort le 27 janvier 1900, l'abbé Picarzo naquit le 15 octobre 1807, à Castello de Garci-Manoz, province de Cuenca dans la Manche au centre de l'Espagne.

Fit ses études à l'Université de Salamanque, sous la surveillance d'un oncle ecclésiastique, qui voulant en faire un homme de caractère, lui défendit le jeu, le tabac et la lecture des journaux, toutes choses qui portent à la dissipation.

Après de fortes études théologiques, l'abbé Picarzo fut ordonné prêtre en 1831 et devint aumônier du couvent de Sainte-Marie à Alcalá de Hénarès près Madrid, dont il fut le dernier titulaire.

C'était l'époque où, après la mort de son frère Ferdinand VII l'Infant Don Carlos de Borbon y Borbon, fort de ses droits, voulait se faire reconnaître comme roi d'Espagne, la loi salique existant dans le royaume. Adhérent comme la plupart des membres de sa famille, aux opinions carlistes, les considérant comme étant les plus propres à défendre la religion et la patrie, contre les idées libérales, ne s'en cachant pas, il devint d'autant plus vite suspect, qu'un de ses proches parents comptait parmi les chefs de la milice de l'Infant.

Continuellement en but aux tracasseries de la police, Don Mariano préféra, plutôt que de se soumettre, gagner les rangs des volontaires carlistes. Quittant un jour précipitamment le couvent, il dit aux religieuses en franchissant la porte : Je ne reviendrai que mort ou victorieux.

Ayant suivi toute la guerre qui se termina par la trahison de Maroto, Don Mariano subit le sort de ses compagnons et dut se réfugier en France. S'étant présenté aux autorités, on lui assigna comme lieu de résidence Alençon, où il arriva le 15 octobre 1839 (Mérino y était parvenu la veille), après avoir franchi à pied la route presque depuis la frontière, recevant selon les localités que lui et ses compagnons traversaient, soit une réception hostile, soit une réception enthousiaste, auquel cas on les conviait à de véritables banquets.

D'abord prêtre habitué à Saint-Léonard, il dut à M. Jamot, curé de la

sieur le Curé de Saint-Pierre de Montsort, sa paroisse, lui administrèrent la sainte communion et les saintes huiles.

Cependant, un mieux apparent se manifesta soudainement le 12 au matin ; son entourage se prit à espérer ; hélas ! c'était la dernière lueur. Tout à coup, tournant ses yeux vers nous, il dit ces mots : Jésus, Marie, Joseph, et entra immédiatement en agonie.

Pendant qu'on récitait autour de lui les prières des agonisants, le courrier remit une lettre, elle était du Roi ; la voici :

« Bourges, 7 Novembre 1844.

« Mi querido Merino : el gusto que tuve ayer de saber de ti y ver tu letra, ni yote lo puedo explicar, ni tu comprender ; te quiero de corazon y aprecio mucho tus servicios y sacrificios, que noes el menor de los cinco años largos de émigracion, miseria y toda suerte de privaciones : puedes estar bien persuadido de que mi agradecimiento es eterno y del cordial afecto que te tengo.

paroisse, qui l'affectionnait particulièrement et avait reconnu son mérite, d'être nommé aumônier des Ursulines.

A la disparition de cette communauté, M. l'abbé Jamot fit venir pour lui succéder la Congrégation enseignante des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, fondée comme on le sait en 1806, par la célèbre mère Anne Javouhey, morte en 1851. Elle vint à Alençon et M. l'abbé Picarzo qui était le premier aumônier de la communauté fut en rapport avec la fondatrice et dut déposer lors de l'introduction de la cause de béatification de la vénérable religieuse.

Resté jusqu'à sa mort aumônier de Saint-Joseph, les religieuses prouvent l'estime qu'elles avaient pour leur père spirituel, puisqu'elles voulurent enfin de perpétuer sa mémoire que ses cendres reposent dans leur oratoire dédié à la Très Sainte Vierge, situé dans l'enclos. Le bon abbé fêta à la communauté ses noces d'or et de diamant ; c'est à cette occasion que Mgr Trégaro le nomma chanoine honoraire, il accepta cette dignité de son diocèse d'adoption ; son humilité et son attachement aux religieuses lui firent refuser celle de l'épiscopat qui lui fut offerte à l'étranger.

Malgré tout ce que put lui dire son cousin, Don Amallo Ayllon, qu'une affection réciproque unissait, ayant été élevés ensemble, il ne voulut pas rentrer définitivement en Espagne, c'eût été malgré tout. une reconnaissance de la branche régnante. Or, toujours l'abbé Picarzo resta fidèle au parti carliste, à tel point que lorsque Charles VII, après sa prise d'armes infructueuse, en 1873 et années suivantes, pour faire triompher sa cause, qui était aussi celle de sa Maison, puisque dix-neuf princes de la Maison de Bourbon combattaient avec lui, vint résider à Paris, Don Mariano accompagné de son fidèle commensal Don Estiban Cavalero, officier des Conseils de guerre de Charles V, mort à Alençon en 1880, fut avec lui saluer leur Roi, qui reçut bienveillamment ces anciens serviteurs de son grand-père.

« Ayer recibí la felicitacion que en nombre tuyo y de los Españoles que estan en esa villa, me haceis por el dia de mi nombre, el Glorioso S. Carlos Borromeo. Los nobles sentimientos que me manifestais, los votos y juramentos mas solemnes que me renovais y los sinceres y leales corazones que me ofreceis, son para mi el obsequio mas grato que me podeis hacer en el dia de mi Santo y volo recibo con el mayor agrado y gratitud. Tanta lealtad, tanta constancia, tanto sufrimiento, en medio de tante privaciones, miserias y disgustos sufridos con tanta resignacion no pueda menos de ser muy gratos a los ojos de Dios y alcanzarnos de la Providencia Divina un termino feliz à tantos males y que apiadandose de todos nosotros nos concedera sus abundantes y copiosas gracias y bendiciones y à mi la luz y acierto paro hacer loque mar cea de su Divina Voluntad y loque mas convenga para hacer feliz à mi Espanà y en particular à mis fieles Españoles.

« Estos son mis constantes anhelos y esto es que me ocupo sin cesar ; tu por tu parte pide à Dios en tus fervorosas oraciones para que el Senôr nos lo conceda y recibe el cordial afecto del que te quiere de corazon. »

J. M. CARLOS ¹.

1.

Bourges, 7 novembre 1844.

MON CHER MÉRINO,

Le plaisir que j'ai eu hier de recevoir de tes nouvelles et de voir ton écriture, ni je puis te l'expliquer, ni toi tu peux le comprendre, je t'aime sincèrement j'apprécie beaucoup tes services et sacrifices dont ce n'est pas le moindre, que ces cinq longues années d'émigration, de misères, de toute sortes de privations ; tu peux être bien persuadé de ce que ma gratitude sera éternelle et de la cordiale affection que j'ai pour toi.

Hier, j'ai reçu la félicitation qu'en ton nom et en celui des Espagnols qui sont dans cette ville vous me faites pour le jour de ma fête, celle du Glorieux Saint-Charles Borromée. Les nobles sentiments que tous me manifestez, les vœux et serments les plus solennels que vous me renouvelez, les sincères et loyaux cœurs que vous m'offrez sont pour moi le cadeau le plus agréable que vous puissiez me faire le jour de mon saint Patron et je le reçois avec le plus grand plaisir et gratitude. Tant de loyauté, tant de constance, tant de patience, au milieu de tant de privations, de misères, de déboires supportés avec tant de résignation, ne peuvent moins que d'être très agréables aux yeux de Dieu, et nous obtiendrons de la Divine Providence un terme heureux à tant de maux et que s'apitoyant de nous tous, il nous concèdera ses abondantes et copieuses grâces, ses bénédictions et à moi la lumière.

Pauvre curé Mérino ! quelle bienheureuse consolation, pour ses derniers moments, si cette lettre tant désirée eut pu arriver jusqu'à son cœur, mais il ne vivait déjà plus pour la terre, l'agonie continua et bientôt il s'éteignit dans le Seigneur, à l'âge de 76 ans un mois douze jours ¹.

Nous le mîmes ensuite dans un double cercueil de chêne et de plomb, orné d'aucun insigne, ni l'étole, ni l'épée, ni ses décorations. Les vanités de la mort ne devaient pas suivre celui qui avait toujours estimé que tout était vanité, hors servir Dieu, la patrie, le Roi.

Le clergé d'Alençon s'empressa, avec une généreuse sympathie, de rendre les derniers devoirs à l'héroïque confesseur de sa foi ; ses funérailles furent célébrées avec toute la pompe religieuse dont on put disposer. Ses neveux, ses compatriotes, des Français, fidèles aux mêmes idées que les exilés, des hommes de la classe industrielle, qui ne le connaissant pas, l'avaient maudit, accompagnèrent son corps à son dernier asile et ne le quittèrent que lorsque la dernière pelletée de terre l'eut scellé dans la tombe.

Sur cette tombe est érigé un monument en forme de stèle terminé en pointe de diamant, dont la base repose sur deux emmarchements, celui dans lequel le fût est enchâssé a la forme d'un sarcophage.

Quatre plaques de marbre noir sont encastrées dans les quatre faces de la colonne. Deux portent les inscriptions suivantes :

et la prudence pour faire ce qui sera le plus conforme à sa Divine Volonté et ce qui conviendra le mieux pour faire heureuse mon Espagne et en particulier mes fidèles Espagnols. -

Ce sont mes constants et ardents désirs, et c'est ce à quoi je m'occupe sans cesse ; toi pour ta part demande à Dieu dans tes ferventes prières pour que le Seigneur nous l'accorde et reçois la cordiale affection de celui qui t'aime cordialement.

J. M. CARLOS.

1. Le Journal d'Alençon annonça sa mort, et quelques jours après publiait un article biographique d'après le journal *La Presse*. Biographie tout à fait fantaisiste. Ce numéro est conservé aux archives du Journal d'Alençon.

La première, vis-à-vis le visiteur :

MÉRINO

HISPANIÆ EXERCITUS
IMPERATOR
OBIIT IN EXILIO
ALENCONII
DIE 12 NOV. ANNO D
1844

La seconde :

PARATUS FUIT MORI
MAGIS QUAM
PATRIAS DEI LEGES
PREVARICARI

MAT. 2.

Ces deux inscriptions rappellent bien la vie du maréchal de camp, Geronimo Mérino. N'oublions pas que dès le début de la campagne, par laquelle Charles V appuya ses revendications légitimes au trône, il eut spontanément l'appui du peuple, *vox populi vox Dei*, 30.000 hommes armés se présentèrent pour le seconder, que ce chiffre augmenta et qu'à un moment donné, ce roi fut maître de presque toute l'Espagne.

En 1837, à la fin de l'année, cette armée carliste déjà en but aux menées des traîtres, se trouva dans une situation périlleuse ; elle dut battre en retraite ; Mérino fut chargé de la conduire ; il le fit et par l'habileté de ses manœuvres, la tira du mauvais pas où elle était.

Enfin, nous avons vu qu'il contribua beaucoup à la défaite des armées de Napoléon ; et que toujours il fut prêt à défendre la religion, la patrie, le Roi.

DE CASTILLA.

Voici maintenant l'acte de décès de Mérino, tel qu'il se trouve aux archives de la ville d'Alençon, dans le registre des actes civils pour l'an 1844 :

« L'an 1844, le mercredi 18 novembre, à sept heures du matin, par devant nous Jean, Charles, Théodore Laveille, adjoint de la ville d'Alençon, Orne, remplissant pour Monsieur le Maire empêché les fonctions de l'état civil sont comparus les sieurs Louis Lorieul âgé de soixante quatre ans, propriétaire, et Jacques Christophe Edouard Langevin âgé de 37 ans fabricant de bas tous deux domiciliés en cette ville, lesquels nous ont déclaré que Monsieur Jérôme Mérino âgé de soixante quinze ans, général Espagnol réfugié résidant à Alençon né à Villoviado, Vieille-Castille en Espagne, fils de feu M. Nicolas Merino et de feu dame Cos, est décédé le jour d'hier à deux heures de relevée en cette ville dans la maison située rue Grande-Ruelle n° 10¹ où il demeurait. De quoi avons dressé acte que les témoins ont signé avec nous après lecture. »

1. Depuis 1844, le numérotage de la rue Grande-Ruelle a subi une certaine modification. Cependant, le côté des nombres impairs est le même. Le numéro 1 actuel sur plaque émaillée et placée sur le n° 1 ancien, en chiffre noir très apparent encore, indique que le sens des numéros n'a pas été changé.

Les numéros pairs, par suite de nouvelles ouvertures, sont plus modifiés ; le numéro 4 ancien, très visible, est aujourd'hui le numéro 8 et se trouve à peu près au milieu de la rue. De là, en suivant porte par porte le numérotage tel qu'il était autrefois, on arrive à gagner la maison qui fait le coin de la rue et de la place du marché aux bestiaux.

Cette maison datant tout au moins du XVIII^e siècle, a été appropriée telle qu'elle est aujourd'hui par son propriétaire actuel, M. Héron. Bien que ce ne soit qu'un bâtiment d'un seul tenant, il a quatre portes bien distinctes, les deux premières selon le numérotage ancien, devaient porter les numéros 6 et 8. Celle à côté du 8 est aujourd'hui une petite porte de décharge, donnant accès dans une vaste pièce à solives apparentes et poutres comme celles des autres appartements, qui sert de magasin d'épicerie et n'est pas numérotée. La quatrième porte de la maison est en angle et s'ouvre sur la place dont elle porte le numéro 45, elle sert d'entrée au café que tient M. Héron ; il est plus que probable, qu'il n'existait pas en 1844. Sur la façade du bâtiment regardant la rue Grande-Ruelle, on lit la date 1911, celle tout au moins du badigeonnage extérieur.

Il nous a semblé que cette maison dont les murs sont assez élevés, est celle où Don Gerónimo Mérino aimait à recevoir la chaleur du soleil en s'appuyant au mur.